

acclamèrent cette péroraison, et Dosia envoya un clin d'œil éloquent à son cousin, qui la regardait ébahi.

— Au bien général, reprit-elle, — et particulier, — en attendant. Jusqu'ici j'ai été papillon. Je deviens désormais ver à soie, toujours au rebours du sens commun, — mais on ne saurait changer son naturel. A ma métamorphose !

Au milieu des rires et des protestations Dosia éleva sa coupe de cristal bleu et but quelques gouttes de vin de Champagne, puis elle se tourna vers Platon, et son visage prit aussitôt une expression de retenue, presque de timidité. D'un regard, elle sembla lui demander si elle n'avait pas dépassé les bornes. Un sourire du jeune homme la rassura ; elle reprit son expression joyeuse et se dirigea vers le salon, où l'on recommença à danser.

Mourief obtint un quadrille de la princesse ; — mais comment causer dans ce dédale de chassés-croisés et de jupes à traîne ! La question qui l'agitait n'était pas celle qu'on traite au pied levé. Il se contenta donc d'admirer la taille svelte et élégante, le noble visage de celle qui peut-être serait sa femme... A cette idée, le cœur lui battait, il avait peine à continuer avec elle les lieux communs d'une conversation de quadrille... Et pourtant la main de la princesse en se posant dans la sienne, ne lui donnait aucun frisson : sa joie et ses tendresses étaient fort au-dessus de ces émotions terrestres.

XX

Une après-midi, Platon arriva tout soucieux chez sa sœur et la pria de passer avec lui dans son cabinet de travail, pièce sérieuse et sombre où Dosia ne pénétrait jamais.

— Qu'as-tu ? lui dit Sophie inquiète ; est-il arrivé quelque malheur ?

— Rien qui nous concerne directement, répondit Mourief, mais si la nouvelle est vraie, elle aura pour résultat de changer nos habitudes...

— N'est-ce que cela ? fit Sophie en respirant plus librement.

— Quand je dis nos habitudes... il y a des habitudes de cœur qui sont difficiles à rompre... Au fait, voici ce que c'est. D'après un bruit qui m'est arrivé ce matin, Mourief aurait joué, avec un personnage peu scrupuleux, dans une maison... une vilaine maison... — et il aurait perdu, sur parole, une somme énorme.

Sophie pâlit et s'assit dans un fauteuil ; elle prit son mouchoir, le passa deux fois sur ses lèvres, puis croisa ses mains sur ses genoux et réfléchit.

Platon ne s'attendait pas à tant d'émotion ; surpris il s'approcha de sa sœur et lui prit la main. Il allait faire une question que la délicatesse retenait encore sur ses lèvres, lorsqu'elle le prévint.

— Je l'aime ! dit-elle simplement en levant ses yeux honnêtes sur le visage ému de son frère.

— Je te demande pardon, ma sœur, répondit Platon, vivement touché de cette franche parole à ce moment difficile. J'aurais dû garder cela pour moi et m'informer.

— Qui te l'a dit ?

— Le colonel. Il n'aurait pas parlé si la chose eût été douteuse. Il m'a envoyé chercher ce matin et m'a prié, en ma qualité d'ami de Mourief, de faire de mon mieux pour éviter le scandale. La somme est telle, que Pierre ne pourra pas la payer sur-le-champ ; il faudra obtenir du temps. D'un autre côté, le gagnant a été prévenu d'avoir à aller gagner ailleurs... Nous ne pouvons admettre, au régiment, qu'une dette sur parole souffre de difficultés ; sans sa bonne conduite, Mourief serait déjà cassé.

— Quand ce malheur est-il arrivé ? fit la princesse toute songeuse.

— Il y a déjà quatre ou cinq jours ; c'était mercredi, je crois.

— Mercredi ? Il a passé la soirée ici ; ce serait donc en nous quittant, après minuit... Sais-tu, Platon, je suis persuadée qu'il y a erreur... C'est impossible !

— J'ai commencé par dire comme toi ; mais quand j'ai vu la reconnaissance de la dette, signée de sa main...

Sophie laissa retomber la tête sur le dossier du fauteuil et ferma les yeux avec l'expression pénible de quelqu'un qui voudrait échapper à un rêve douloureux.

— Combien ? fit-elle après un silence.

— Quarante-deux mille roubles argent.

La princesse se leva et se mit à marcher de long en large. Après deux ou trois tours elle prit le bras de son frère, et ils marchèrent ainsi longtemps, cherchant des idées et ne trouvant rien. A bout de ressources, Sophie s'arrêta.

— Vois-tu, dit-elle à son frère, je ne peux pas croire à toute cette histoire, Pierre n'est pas joueur, — il n'aurait pas joué ce qu'il ne peut pas payer ; il n'est pas hypocrite, — il avait hier et avant-hier sa figure des jours précédents.

— Hier, il était préoccupé.

— J'en conviens, mais sa préoccupation n'était pas celle d'un homme qui a perdu le quart de sa fortune et qui doit le réaliser dans les vingt quatre heures... Envoie-le moi.

— A toi ? Que vas-tu faire ?

— Savoir la vérité d'abord. Faire ce qu'on pourra ou ce qu'on devra ensuite.

Platon regardait sa sœur d'un air de doute.

— Tu m'as parfois appelée Sagesse, continua-t-elle avec un triste sourire ; fie-toi à moi une fois de plus. Je ne ferai que ce que je dois.

Platon embrassa sa sœur et sortit.

Il ne put trouver Mourief sur-le-champ. A ce que lui dit le brossier du jeune officier, Pierre était toujours en courses depuis la matinée de la veille. Il l'aperçut enfin dans la grande Mor-kia, filant au trot allongé de son meilleur trotteur. Il l'arrêta et le fit descendre.

— Ma sœur veut te voir, lui dit-il sans ménagement.

Mourief pâlit et se troubla visiblement.

— Pourquoi ? murmura-t-il.

— Ce n'est pas mon affaire. Vas-y sur-le-champ. Quand tu auras fini avec elle, passe chez moi ; j'ai à te parler de la part du colonel...

Pierre fit un effort et se redressa ; son visage n'exprimait plus qu'une résolution inébranlable.

— J'aime mieux cela, dit-il. D'ailleurs, j'avais déjà pensé à causer avec toi.

— En quittant ma sœur, viens me trouver ; je t'attends chez moi.

— Bien ! dit Pierre. A tantôt !

Il toucha sa casquette et partit. Platon le regarda aller, haussa les épaules, puis rentra chez lui et se mit à lire le journal.

Mourief gravit tout d'une haleine l'escalier de la princesse. Il était de ceux qui abordent franchement les situations périlleuses.

Il fut introduit dans le cabinet de travail, où il n'était jamais entré. Le jour baissait ; une lampe éclairait la haute pièce tapissée d'un vert foncé, presque noir à la lumière. La pâleur de la princesse l'émut douloureusement ; il n'avait pas supposé qu'elle serait instruite de cette affaire. Mais il n'était plus temps de reculer.

— Asseyez-vous, monsieur, dit la princesse sans lui tendre la main.

Il obéit.

— J'irai droit au fait, dit-elle. On m'a appris que vous aviez perdu au jeu une somme considérable.

Mourief fit un geste d'acquiescement.

— Et que vous ne pouvez pas la payer ?

— Permettez, princesse... j'espère d'ici à demain avoir trouvé les fonds nécessaires, dit Pierre d'une voix parfaitement nette.